

Dimanche 1er avril

Luc, 19, 29-40, 41-44

Michel Leplay
Paris

D'une ânerie à l'autre...

C'est une première ânerie de couper la lecture du texte de Luc au verset 40, alors que les quatre versets suivants, comme les petits sabots des quadrupèdes, posent sur la Ville sainte les premiers pas de « l'histoire en train de se faire ». La deuxième ânerie, à laquelle nous espérons ne pas céder, serait en effet de couper le récit ancien des Rameaux de l'actualité en Terre Sainte. Après avoir coupé les pattes de l'âne, on le castrerait en quelque sorte. Mais je n'oublie pas qu'il s'agit de théologie biblique et non de science vétérinaire...

Deux lectures possibles de l'Evangile des Rameaux, une fête insérée dans toutes les dimensions de la Création, et un discours nouveau qui témoigne de la Révélation. On sera donc, comme Franz Rosenzweig, dans « *l'Etoile de la Rédemption* », sous l'horizon du salut du monde, annoncé et pas encore accompli. Les temps messianiques ne sont pas clos, et le Messie entre toujours dans notre temps, monté sur l'âne de la religion et acclamé par une foule au pluriel. Mais c'est la ville qui est « tutoyée ».

La CREATION est présente dans toutes ses dimensions. On fera l'inventaire des palmes, peut-être des vêtements, s'ils sont en fibre et non en poils, le monde bien sûr minéral des pierres de la construction des villages, de la destruction de Jérusalem, les pierres surtout de l'insurrection si les disciples venaient à se taire. J'observe en passant que notre mot français *Pierre* traduit indifféremment deux mots grecs, *lithos* qui est employé ici tant pour les pierres qui crient que pour celles qui feront crier, et *petra* qui est moins la pierre de taille de la construction que le rocher un peu brut de soubassement. Les disciples sont des « pierres » et Pierre est « la pierre » (Mt 16,18). (*Pour rire en passant, le catholicisme...est-il la soupière du christianisme ?*)

Mais la création achevée en l'homme à l'image de Dieu paraît ici sous trois configurations. Les disciples, deux au départ (v. 29) deviennent une masse (*plethos* , pléthorique) avant d'être traités de « foule » (*oxlos* , v. 39). Nous sommes éloignés du « peuple » (*laos*) de Dieu.

Dans ce contexte de la Création, avec ses richesses et ses ambiguïtés, apparaît – révélation d'une autre parole, de la Parole d'un Autre – le langage souverain et sage du « Seigneur » et du « Maître » (v. 31. 39). Il est reconnu comme *kurios* des grecs et encore *rabbi* des juifs. Il sera le Christ des uns et restera le Jésus des autres. Et si les disciples ne le confessaient plus, « le Roi qui vient au nom du Seigneur », les pierres crieraient : n'est-ce pas actuel avec le renouveau d'un christianisme culturel et touristique, bien géré et qui fait visiter les sanctuaires romans et gothiques, avec commentaires religieux catéchétiques et fond musical liturgique ?

On pourra noter que l'acclamation populaire des Rameaux situe la paix et la gloire dans « le ciel, au plus haut des cieux », alors que l'hymne angélique de Noël chantait « la paix sur la terre » (Lc 2, 14). Est-ce parce que le récit des Rameaux se conclut par l'annonce de « la guerre » sur la terre ?

Note pour les guides : l'art roman témoigne en effet de la paix sur la terre, sous les voûtes assez basses et modestes des temps carolingiens, alors que le style gothique monte en nefs audacieuses pour proclamer la gloire de Dieu, au plus haut des cieux...

D'une manière plus scolaire et pédagogique, on pourra ordonner le propos sous la rubrique de cinq verbes actifs :

Parler, non comme les foules qui font du bruit, mais comme Jésus dont la Parole est efficace : il met moins les idées religieuses en ordre que les hommes de Dieu, ânes y compris, en marche.

Partir, car depuis Abraham, les croyants sont « des hommes de la route » et « ce qui importe c'est d'aller, d'aller toujours. Ce qui compte, c'est le chemin qu'on fait » (Péguy, *Le Porche du Mystère de la Deuxième vertu*). Partir, n'est pas « mourir un peu », mais vivre en Dieu.

Monter, comme disait ce malin de Gide, « suivre sa propre pente, mais en montant ». Voir les Psaumes des « montées » vers Jérusalem...

S'approcher, le grand mot de l'Evangile, par l'incarnation, « Dieu s'approche enfin du monde », comme le Samaritain ou le blessé du chemin.

Pleurer, il y aurait toute une prédication à faire sur les « larmes », avec le « Traité des larmes » de Catherine Chalié (Albin Michel, 2003), la fragilité de Dieu, déjà, avant les larmes du Christ sur la mort de Lazare ou la ruine de Jérusalem. Et les larmes de Dieu sont armes de l'Esprit etc... « Ne sois plus en alarme, Sion, sèche tes larmes, Cantique de Felix Neff, à chanter absolument pour les Rameaux.

Note sur la PREVISION POSTHUME

Les exégètes et historiens s'accordent pour situer la rédaction de l'Evangile de Luc vers les années 80-90, soit après le siège et la ruine de Jérusalem par les légions de Titus en l'année 70 (TOB, introduction à Luc, p. 186).

Nos versets 41-44 du chap. 19 que je n'ai pas voulu couper du contexte commencent par la mention d'une « APPROCHE » et d'une vision lointaine, il « L'APERÇUT ». De même, aujourd'hui, la situation d'Israël en terre sainte et à Jérusalem ne peut faire l'objet que d'une « approche », une vue de loin, une « longue vue » et non la photographie des personnages ou le film des événements dans l'objectif rapproché des reporters. Si les théologiens sont les journalistes de l'éternité, la lecture et l'interprétation du récit ne peuvent se faire qu'à distance prophétique.

Il me semble que l'essentiel est de comprendre que ce qui a concerné Israël et Jérusalem au 1er siècle de l'ère chrétienne concerne désormais et toujours les Eglises elles-mêmes, sinon toutes les formes de la religion organisée. Ne sommes-nous pas des aveugles qui n'ont pas su, au fil des jours, par exemple en 1914 ou 1939, trouver la paix ? Entourés d'ouvrages de siège, encerclés de palissades, ce sont toujours des murs qui enferment les hommes, les séparent et même les protègent les uns des autres. On pourrait faire une histoire de l'humanité assiégée, écrasée et une géographie de la construction des murs : en Irlande et au Canada, entre le Mexique et les USA, en mer qui sépare l'Afrique de l'Europe, autour des réserves d'animaux à safari et pour protéger les villas cossues des mégapoles, sans oublier « le mur », hier de Berlin, aujourd'hui entre l'Etat d'Israël et le peuple palestinien. Et les murs dans nos têtes (cf. Amos OZ, *Comment guérir un fanatique*).

On pourrait explorer l'hypothèse selon laquelle l'histoire du peuple juif est AMPLIFICATEUR de l'histoire des hommes, et pour les chrétiens un REVELATEUR de l'histoire du salut. Comme le demande Colette Kessler dans sa note sur Jérusalem (*Les Eglises protestantes et les Juifs*, p. 88), « N'a-t-il pas fallu aux Juifs cette espérance, cette foi, cette confiance chevillée au cœur pour traverser les nuits de l'histoire ? ».

La prévision posthume, qui a raconté après leur effectuation, les événements annoncés, est alors pour nous une « mémoire anthume » qui trouve dans l'histoire racontée l'annonce de celle que nous avons à vivre ensemble. Le salut, c'est quand on ne dira plus : « si toi aussi, tu avais su, en ce jour... » (v. 42).